

LA PENSÉE EN ÉVEIL

Je n'ai pas de grandes lumières à apporter sur l'œuvre de Robert Marteau, tout ce que je peux faire aujourd'hui, c'est livrer comme en confiance une impression de lecteur et surtout essayer d'expliquer les questions que cette impression fait naître, questions auxquelles je suis loin de pouvoir donner réponse, questions donc qui, pour préoccupantes et instantes qu'elles puissent être, devront rester à l'état de questions.

Des impressions que l'on est susceptible d'éprouver en lisant le poète Robert Marteau on peut en avoir de toutes sortes et je ne suis pas le seul dans ce cas. Son œuvre publiée est aussi ample que variée. On peut donc s'y promener et, sans tomber dans le dilettantisme, y relever tel aspect ou tel autre. Rôle fondamental de l'enfance à la ferme, dialogue avec les peintres et la peinture, récits en tous genres, goût prononcé pour l'espagnol et travail d'équipe avec Edison Simons ... Je pourrais autant qu'un autre faire une revue de ces aspects auxquels je peux pour ma part être particulièrement sensible. Enfant, j'ai tellement ressenti que les paysans d'autrefois, ceux de Touraine comme leurs voisins du Poitou, étaient du côté de la *vraie vie* que, si j'orientais à présent mon propos dans cette direction, si je me lançais dans les 400 pages de *Dans l'herbe*, je risquerais de devenir intarissable. L'œuvre qui nous réunit est riche et même si je n'ai rien contre les florilèges, il n'est pas dans mon intention de picorer à droite à gauche dans celle-ci. Je l'ai dit en commençant, c'est une impression de lecteur que je vais essayer de livrer, une impression précise, bien particulière que des années de lecture ne font toujours que confirmer davantage et qui, pour l'essentiel, peut tenir en un mot, un seul, le mot *pensée*.

Cette poésie me donne un sentiment « physique » de pensée. Une anecdote m'aidera peut-être à faire un peu comprendre ce que je cherche à dire. Heidegger nous a raconté un jour que lorsque ses fils étaient enfants, ils avaient fréquenté, au cours d'un long séjour à Todtnauberg, l'école du village dont les fenêtres donnaient sur des pâturages avec des vaches. Un jour l'instituteur, pour donner une rédaction à faire aux élèves, leur dit justement : décrivez une vache. Tous les enfants se penchent sur leur cahier et commencent à écrire plus ou moins laborieusement quelques lignes. Au bout d'un moment, l'instituteur remarque que le petit Jörg Heidegger, lui, n'écrit pas comme ses camarades et il lui dit alors : qu'attends-tu pour décrire une vache ? À quoi l'enfant regardant vers la fenêtre lui répond tout naturellement : « En voilà une ! ». C'est ainsi, moi, lisant la série *Liturgie, Rites et Offrandes, Registre ...* je vois la pensée ou de la pensée comme le petit Jörg Heidegger voyait la vache dans le pré. Je la reconnais, je la vois à l'œil nu, c'est elle, il n'y a pas de doute. Ce que je dis là est très étrange, je le sais. Il n'y a pas ici d'instituteur pour me dire : décris la pensée telle que tu la vois dans les sonnets de Robert Marteau mais il me faut bien tenter de rendre compte de ce qui se passe quand, comme je l'ai dit, j'ai ce sentiment physique de pensée et c'est à quoi je vais donc consacrer tant bien que mal mon intervention en privilégiant les huit cycles de sonnets qui sont le couronnement de toute cette œuvre.

Si cette impression s'impose à moi, il y a à cela des raisons bien particulières sans lesquelles d'autres lecteurs ne sauraient jamais avoir la même réaction. Je suis ainsi fait que la question *Qu'appelle-t-on penser ?* est entrée dans ma vie vers le mois de juillet 1959, sitôt parue la traduction française par Gérard Granel du cours de Heidegger (1951-1952) qui porte ce titre et elle ne m'a plus lâché depuis. Cette traduction de Granel était un des rares livres que j'avais avec moi à Salon-de-Provence quand j'y faisais mon service militaire. Je suis quelqu'un pour qui cette question est posée et reste posée comme au premier jour où elle est venue à moi. Elle m'habitait donc déjà bien avant que ne paraissent les recueils de sonnets

publiés par Robert Marteau dans les vingt dernières années de sa vie. Enseignant la philosophie j'avais régulièrement à expliquer aux élèves la distinction faite par Heidegger entre *philosophie* et *pensée*. Pour leur faire comprendre que, s'il n'y a évidemment pas de philosophie sans pensée, toute pensée n'est pas pour autant nécessairement philosophique, j'ai pris un jour l'exemple du cheval de Troie. Cette ruse, il est clair qu'il fallait la penser mais elle n'a rien à voir avec un traité philosophique. Il n'y pas de philosophie mais il y a bien ce qui s'appelle de la pensée dans le stratagème du cheval de Troie... Qu'est-ce que penser ? qu'appelle-t-on penser ? qu'est-ce qui appelle à penser ? Ces questions me travaillent en permanence. Il ne peut être question qu'elles connaissent un suspens quand je lis des livres de Robert Marteau. Où voir, où trouver quelque chose qui ressemble à de la pensée ? Ces questions conduisent pour sa part Heidegger, dans ce cours de 1951-52, au cœur du Poème de Parménide, vers le rôle central qui revient dans ce poème au verbe grec *noein*, νοεῖν, que l'on traduit habituellement par penser. Mais rien ne m'interdit de chercher aussi ailleurs que dans le Poème de Parménide, surtout si c'est d'une pensée non philosophique ou autre que philosophique que je m'enquiers.

Mes interrogations ne datent donc pas d'aujourd'hui, j'en ai exprimé quelque chose dans une note que j'ai rédigée en 2017 et que je vais me permettre de ressortir à titre d'exemple. Je l'ai intitulée *Robert Marteau et la science*. La science se trouve d'ailleurs être le thème mis cette année 2020 au programme de philosophie des classes de khâgne et j'ai fait lire cette note à une étudiante qui avait, bien sûr, déjà eu de son professeur la bibliographie classique sur ce sujet : textes de Galilée, Descartes, Kant, Auguste Comte... afin de lui suggérer qu'on pourrait prendre sur cette question un angle de vue bien différent du traitement philosophique qui s'en fait habituellement. Je vous lis ce petit texte pour le cas où vous ne l'auriez pas déjà vu. Il part du *Voyage en Vendée* où R. Marteau écrit :

« *La science se ment à l'intérieur du mythe. Quand elle croit le vaincre, c'est qu'elle cède à son aveuglement* » (p. 34)

Un poète qui parle de la science, ce n'est pas très fréquent, mais le fait est que Robert Marteau, lui, en parle. Il n'en parle pas très souvent, beaucoup moins que de la peinture ou des oiseaux, mais il en parle. Ce sont, à vrai dire, de courtes remarques éparses dans son œuvre mais elles n'ont rien de décousu, souvent inattendues elles ont un effet de surprise, en réalité leur dispersion le montre : il y pense en permanence et sa réflexion ne manque pas de cohérence. Ces remarques ne sont pas trempées dans l'acide de la critique, d'un parti pris de doute, elles ont un ton qui est celui d'un calme bon sens. Il ne lui cherche pas querelle. Ce ton est à la fois celui d'un dialogue et celui de la simple constatation. La science ne l'impressionne plus. Pour lui, comme pour Auguste Comte, il est évident qu'elle a fait son temps.

« *La science démasque, certes, mais derrière le masque transgressé n'apparaît pas le réel ; ce qu'elle décrit, c'est son propre visage protéiforme, et plus elle prospecte la texture du monde plus ce même monde lui devient extérieur* » (*Voyage en Vendée*, p. 36).

Il y a une pensée de Robert Marteau sur la science.

Homme de culture et de réflexion, il en a une réelle connaissance. Ses années de lycée avaient pour but de lui inculquer le sens de la rationalité, elles n'ont pas été du temps perdu. En bon paysan qui sait vraiment observer, il a vu, il a compris en quoi elle consiste, à quoi elle tend. Mais il a su, chemin faisant, prendre sur elle du recul, il est devenu capable de la considérer à distance et même avec humour (« *Les rationalistes cherchent la raison. L'auraient-ils perdue ?* », *Fleuve sans fin*, 4 juillet 1982, p. 49). Le rang considérable que lui accorde notre monde ne l'éblouit pas. Croire à la science et au progrès, comme il voit son voisin Damase Legrain le faire (*Dans l'herbe*, p. 103), comment le pourrait-il ? C'est qu'il ne lit pas les mêmes livres que lui. Il se peut que ceux de Simone Weil lui aient ouvert les yeux sur « *les nouvelles formes de crédulité* » (*Fleuve sans fin*, 13 décembre 1982, p. 140) : « *maintenant que l'homme s'est réduit à ses preuves, acculé, il retourne les tiroirs pour tenter d'y découvrir l'argument définitif* ». R. Marteau s'est vraiment demandé ce que peut bien vouloir dire : sortir de l'obscurantisme.

« *Le mythe reste à jamais irréductible. La raison l'ouvre. La rationalité, aveugle et rationnée qu'elle est, ne voit pas qu'à son approche il se ferme* » (*Le Louvre entrouvert*, p. 151).

C'est un homme du XX^e siècle qui parle ici et qui en témoigne de la façon bien particulière qui est la sienne : c'est au cours du XX^e siècle qu'on s'est rendu compte que la science est aveugle.

Robert Marteau parle de la science. Ce qu'il en dit donne à penser.

Voilà ce que j'écrivais il y a trois ans et qui peut déjà faire quelque peu entendre en quel sens je parle et veux parler de pensée. Mais ce n'est là qu'un prélude. Car de ce qui est dit là on pourrait sans doute inférer que j'apprécie en Marteau des qualités d'essayiste, un esprit original servi par une solide culture comme par une langue claire et précise. Il y a bien tout un pan de l'œuvre de Marteau qui peut faire de lui un essayiste de qualité, ne seraient-ce que les articles qu'il a publiés pendant des années dans la revue *Esprit*. Je n'ai aucune répugnance à lire ce genre de littérature. Je n'ai jamais eu l'impression de perdre mon temps en lisant *Les Maîtres d'autrefois* d'Eugène Fromentin et c'est, pourrais-je dire, avec une satisfaction du même ordre que je me plais à lire *Huit peintres* ou *Le Louvre entrouvert*. Des écrivains qui donnent à penser, il y en a. Il existe une littérature d'idées qui, sans être à proprement parler philosophique, a ses mérites. Il n'y aurait rien d'abusif à y faire entrer certains textes de Marteau. On le peut, en un sens, mais quand je dis qu'il y a chez Robert Marteau une pensée sur la science, ce n'est nullement pour faire de lui un simple « collègue » d'Olivier Rey. Si ses qualités d'essayiste ne sont en rien négligeables, ce n'est pas pour attirer l'attention sur elles que je m'interroge en ce moment. Quant à Olivier Rey, s'il a des romans à son actif, j'imagine mal qu'on puisse le voir un jour adopter le sonnet comme moyen d'expression ! Or c'est précisément ce qui se passe avec Robert Marteau. Chaque promenade, presque chaque journée aboutit à un sonnet. On peut parler là d'une forme de sonnet-journal ou, si l'on veut, d'un journal en sonnets mais ce sont là des dénominations bien vagues et générales. La forme du journal a cependant marqué un temps dans la production de Robert Marteau. Nous lui devons de très beaux livres qui n'ont justement pas les défauts habituels des journaux d'écrivains, *Mont-Royal* (1981) et *Fleuve sans fin* (1986) mais avec *Liturgie* (1992) un tournant est pris.

Parler de journal me semble un point de vue tout extérieur sur les huit volumes qui vont jalonner les vingt dernières années du poète. Formellement l'expression trouve un minimum de sens si l'on se fixe uniquement sur les indications de dates et de lieux dont s'accompagnent effectivement presque tous les sonnets publiés, tel jour il a visité l'église de Morienvall (*Louange*, p. 270), tel autre il a entendu chanter « *les rainettes que Bela Bartok aimait tant* » (*Écritures*, p. 86) mais un avantage bien connu de cette forme du journal surabondamment pratiquée au XX^e siècle, c'est sa facilité, son caractère improvisé. L'auteur d'un journal n'est tenu par aucun fil directeur à suivre en dehors de celui que lui fournit la suite des jours avec les événements petits ou grands qui y surviennent. Le 2 août 1914, Kafka note dans son journal : « *L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. - Après-midi piscine* ». Quand André Gide a osé publier le sien, Roger Martin du Gard a été scandalisé. Il y a vu un étalage impudent d'égoïsme, de nombrilisme, un cabotinage éhonté. Un écueil évident du genre est que, non sans laisser-aller, non sans complaisance, l'auteur, feignant d'accueillir le lecteur dans son intimité comme s'il n'avait rien à lui cacher, se présente à lui en pantoufles et en robe de chambre. Autant dire qu'assuré déjà d'une certaine renommée, il n'a pas fait l'effort d'écrire un livre digne de ce nom. Marcel Jouhandeau va jusqu'à noter dans un de ses « *Journaliers* » que, troublé de voir un jeune homme ne jamais montrer un quelconque intérêt pour son œuvre littéraire, il lui a donné un des volumes de ce journal que le jeune homme lui a rendu deux jours plus tard en disant « J'ai horreur des ragots » ! - ce que Jouhandeau consigne aussitôt pour un volume prochain des dits journaliers. Sur ce point délicat laissons à Juan de Mairena le dernier mot : « *Des journaux intimes mon maître disait que rien ne lui semblait moins intime que ces journaux* » (*Juan de Mairena*, p. 121 et 273).

Cette digression a pu vous paraître un peu longue, vous voudrez bien m'en excuser, mais il me fallait cela pour écarter et récuser ce genre hybride, beaucoup trop chargé d'équivoque de « journal ». Il convient d'en tenir compte, les sonnets de *Liturgie*, R. Marteau prend bien soin de le préciser, sont écrits en marchant, ils sont donc, dit-il encore, « *écrits avec les pieds... au cours de mes marches* ». *Au cours de mes marches*, il y aurait là un titre générique possible pour toute la série des sonnets, titre à mon sens cent fois préférable à celui de journal. De Jules Renard à Ernst Jünger, de Ramuz à Julien Green on n'a jamais vu un journal écrit en sonnets et en marchant. Non, ce n'est pas un journal de plus que nous trouvons dans les huit volumes de *Liturgie*. Mais si nous écartons désormais le terme beaucoup trop extérieur de « journal », de quoi alors s'agit-il au juste ? Il est grand temps d'en venir à l'essentiel. Il ne m'appartient pas de déterminer la nature des textes en question. Et d'ailleurs sur quelle base le ferais-je ? Il ne s'agit pour moi, comme je vous l'ai dit en commençant, que de livrer simplement mes impressions de lecteur.

Mon impression principale tient en un mot : il pense. Il pense, je le vois en train de penser et cette forme du sonnet contracté, sans partage en strophes et en tercets, - « *des sonnets qui ont cent soixante huit pieds (14 fois 12 syllabes)*. Ce ne sont pas exactement des sonnets, dit-il, c'est une sorte de prose pliée » (Entretien Robert Marteau et le bonheur de Chizê) - s'adapte singulièrement à la pensée qui est la sienne. Elle lui permet de la livrer à chaud, à l'instant même où elle naît et où elle se fait – *in statu nascendi*. Elle garde à la pensée sa spontanéité et son attention à l'instant tout en la préservant de la dérive dans l'insignifiant qui la guette pour glisser tôt ou tard dans un « on-dit » (Heidegger) qui ne sait parler que de la pluie et du beau temps. Des sonnets écrits avec les pieds, est-il dit, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je pourrais prendre l'exemple du chant, dire que dans le chant tout le corps travaille, mais en fait cette expression me rappelle surtout ce qu'a dit un jour, tout à la fin de sa vie, le peintre André Masson. Il avait 90 ans, on lui demandait pourquoi il avait cessé de peindre et voici sa réponse : « *Je ne peins plus parce que je ne peux plus marcher... Mes pieds m'ont servi pour créer. Je ne pouvais pas faire une peinture, un dessin ou une gravure debout immobile. Il fallait que je bouge... je peignais donc effectivement avec mes pieds* » (interview à l'occasion de la FIAC 1987). Je peignais avec mes pieds ! Je ne crois pas qu'André Masson exagère. Il parle métier et il le fait en homme de métier. C'est vraiment l'être-au-monde, au sens de Heidegger, qu'exprime sa réponse et celle-ci n'est pas moins claire que le propos de Robert Marteau. Je pourrais, bien sûr, invoquer Montaigne : « *Mes pensées dorment si je les assieds* » mais pourquoi ne pas donner la parole à R. Marteau lui-même ? « *... peu à peu, soumis à la flexion de la phrase, je me suis mis à recueillir au cours de mes marches, écrivant avec les pieds, comptant ce qui m'était conté, l'impromptu événement ; indifférent à toute hiérarchie, vérifiant de la sorte qu'il n'était rien qui fut insignifiant...* » (Source et Fortune du Sonnet, dans *Formules*, n° 12, mai 2008).

L'impression dont je veux parler est donc toute simple : on est *avec lui* quand une pensée lui vient et tout naturellement on pense avec lui

admettre que sur l'arbre

L'homme s'est enseigné pour se faire architecte

(Liturgie, p. 185)

C'est donc une pensée vivante qui est en train d'avoir lieu et qui, pour ainsi dire, se partage aussitôt, ce n'est pas la trace écrite d'une pensée qui a eu lieu, c'est une pensée intactement vivante. Son originalité n'est donc pas seulement de penser mais ce pouvoir qu'il a de nous faire penser dans le présent de la pensée, de sa pensée. Ici donc la poésie a ceci d'extraordinaire qu'elle n'isole pas en dépit du drame moderne d'une poésie qui, selon l'expression de Baudelaire, « *fait son deuil de la popularité* » (lettre à Joseph Souvary, 23 février 1860). Car c'est bien de pensée qu'il s'agit, libre à lui de dire avec humour « *mes ruminations* », il ne s'agit nullement d'un radotage « intérieur ». Force est de le constater : il pense comme il respire ! C'est qu'il est humain de penser. Mais la forme du sonnet est là et elle a pour vertu de construire et densifier ce qui sans cela risquerait de n'être qu'une buée éphémère. Dans ces conditions il va de soi pour le lecteur que regarder – suivre des yeux la ligne de vol de l'oiseau – c'est penser. Et lire n'est lui-même pas autre chose.

Que la pensée parle, c'est dans sa nature, mais qu'elle arrive à parler aussi clairement, aussi nettement, sans effort, immédiatement, directement, qu'elle se trouve ainsi de plein pied avec l'interlocuteur dont elle a toujours besoin, ce n'est pas chose courante. La « libre parole » chère à Bernanos, elle est là. La pensée, la vraie, est calme et tout sonnet de Robert Marteau baigne dans ce calme aussi propice au sérieux qu'à la spontanéité de la pensée. J'avoue qu'en le lisant, j'ai souvent l'impression de lire du Heidegger dédramatisé, la douceur, l'humilité de Hölderlin n'étant pas loin. Cette remarquable alliance de calme et de spontanéité est certainement le fait d'un homme mûr et cultivé chez qui l'aptitude à penser s'est longuement formée. Ses lectures aussi bien que son enfance campagnarde l'ont préparé à observer, à considérer, à comprendre ce qu'il voit et à y réagir, à y répondre dans une langue précise, limpide et personnelle. Il n'est à aucun instant le jouet d'une banale curiosité, d'où cette netteté, dont Vauvenargues dit qu'elle est « *le vernis des maîtres* » (*Paradoxes*, n° 736).

Des qualités du genre de celles que je suis en train de relever peuvent, je le sais bien, se rencontrer aussi chez d'autres écrivains. Une réflexion sans cesse active, éventuellement même corrosive, soutenue par une belle culture littéraire, géographique, historique et d'heureuses trouvailles d'expression fait, par

exemple le prix des notes de lecture de Julien Gracq. Il doit à sa formation de géographe de savoir lire un paysage et d'en parler comme quelqu'un qui connaît sa langue. *Lettrines, En lisant en écrivant, Carnets du grand chemin* sont d'authentiques chef d'œuvre. Certaines comparaisons avec Robert Marteau sont éventuellement toujours possibles et se révèlent fructueuses dans la mesure où l'on peut trouver chez l'un comme chez l'autre des éléments de critique d'art, de théorie politique ou littéraire d'une grande finesse. Ce sont là, indiscutablement, des écrivains auxquels je dois beaucoup. Mais ces livres, que j'aime particulièrement, font de Julien Gracq un excellent essayiste. Or dans la perspective où je me place actuellement et sans ignorer les qualités d'essayiste qu'a pu montrer parfois Robert Marteau, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour moi de reconnaître et de répartir leurs mérites respectifs à ces deux écrivains. La question principale ne se situe pas sur ce plan. Ce qui retient tout mon intérêt, c'est qu'avec Robert Marteau, c'est un *poète* qui parle et qui parle *en poète*. « *Je considère le poète, dit Baudelaire, comme le meilleur de tous les critiques* » (*Richard Wagner et Tannhäuser*, II. Pléiade, p. 1060). Il me semble évident que chez lui penser et parler en poète, c'est tout un.

La poésie dite philosophique est très souvent un genre boiteux. Il peut arriver à Robert Marteau, homme de culture, de mentionner Socrate ou Héraclite mais c'est très librement qu'il le fait et sans se prendre aucunement dans cette ornière. Le simple bon sens paysan le retient de vouloir jamais jouer au professeur de philosophie. J'ai évoqué en commençant la distinction que fait Heidegger entre pensée et philosophie. Si l'on s'en tient à elle, il saute aux yeux que c'est entièrement du côté de la pensée, non de la philosophie, que peut et doit se situer son œuvre. Et c'est ici précisément qu'entre en jeu la question à laquelle j'ai essayé jusqu'ici de parvenir :

Qu'est-ce qu'une pensée poétique ? Et est-ce avec Robert Marteau à ce qu'on peut appeler *une pensée poétique* que nous avons affaire ? L'évidence pour moi, c'est qu'il y a de la pensée dans tout ce qu'écrit Robert Marteau. Le problème serait de comprendre et, si possible, déterminer la nature d'une telle pensée car à lui seul le mot pensée reste terriblement vague. Qu'appelle-t-on penser ? Pensée poétique, ce n'est là qu'une rubrique, comme quand on dit musique baroque ou roman naturaliste. Que met-on au juste derrière ces deux mots ?

Mais, comme je l'ai dit d'emblée, l'énormité de la question me dépasse tellement que je ne me sens guère en mesure d'y répondre. J'ai parlé en commençant de questions qui resteront à l'état de question. Je peux, pour ma part, avoir le sentiment que c'est bien une « pensée poétique » qui s'exprime dans l'œuvre de Marteau et tout particulièrement dans les cycles de sonnets à partir de *Liturgie*, mais ce n'est là qu'un avis vers lequel penche ma petite jugeote. Cela ne décide rien. Cela n'explique rien. J'aurais besoin ici d'une toute autre rigueur tant je sens d'authentique rigueur dans la façon d'écrire, de penser, de marcher propre à Robert Marteau. Tout ce que je peux dire, c'est que la question me travaille vraiment. Dira-t-on qu'à défaut d'y pouvoir donner une réponse en bonne et due forme, il importe que la question soit au moins bien posée ? C'est probablement la voie la plus sage à emprunter.

Sur les possibles rapports entre pensée et poésie, certaines remarques élémentaires ne sont pas difficiles à faire. Qu'il n'y ait pas de poésie sans pensée, chacun le voit sans peine. Fabriquer des alexandrins, ce n'est pas la même chose que faire un brin de causette. Il faut compter les pieds, trouver des rimes, pratiquer parfois des inversions, cela demande tout un calcul artisanal qui ne se fait pas sans réflexion, sans une attention soutenue. Paul Valéry s'est plu à souligner les vertus que peuvent avoir ces contraintes verbales et prosodiques auxquelles est astreint le poète quand il œuvre. La forme du sonnet telle qu'elle s'est imposée à Robert Marteau a fixé un cadre précis à sa pensée et cela donne tout un sens à ce qu'il appelle écrire avec les pieds. Avec les pieds, ce n'est pas nager dans le vague, ce n'est pas pantoufler. Comme l'a dit un jour Mallarmé à Degas : « *Ce n'est pas avec des idées que l'on fait des vers... C'est avec des mots* » (cf. P. Valéry, *Degas Danse Dessin*, Pléiade, t. 2, p. 1208). Et Tristan Tzara de surenchérir : « *La pensée se fait dans la bouche* » (*dada manifeste sur l'amour faible et l'amour amer*, IV). Selon Malherbe les poètes sont des « *arrangeurs de syllabes* ».

À cela on répliquera sans peine non plus qu'il ne faut pas confondre poésie et versification et que depuis Baudelaire le vers libre et le poème en prose ont gagné leurs lettres de noblesse. Il n'en reste pas moins que les sonnets de R. Marteau, qui n'est pas un poète néo-classique, s'exemptent de la rime mais ne s'en plient pas moins à une certaine régularité formelle. La versification, toujours critiquable dans ce qu'elle a de mécanique, de rigide, a cependant un rôle qu'on peut qualifier d'éminent. En allemand le poète se nomme *der Dichter* terme dans lequel s'entend l'adjectif *dicht* qui veut dire dense, compact, concentré, serré, solide... Le poète est celui dont la parole a une tenue spécifique, du fait de la fermeté de son contour, elle sonne autrement que la parole usuelle dans la vie courante. J'en ai déjà touché un mot quand j'ai dit que la forme adoptée du sonnet a pour vertu de densifier ce qui sans cela partirait en fumée. Ce n'est pas sans raison qu'on parle d'un beau vers. Tous nous avons certains vers gravés dans notre mémoire. La poésie est faite pour être apprise par cœur, c'est qu'elle demande à être intériorisée. Pour bien apprendre une langue il faut apprendre des poèmes par cœur dans cette langue et, pour celles qu'on ne parle plus, le grec, le latin, c'est indispensable. Poète traducteur, Marteau, j'en suis sûr, ne dirait pas le contraire. Tout ce que je ne fais là qu'effleurer tient à la langue, à l'immense mystère de la langue. Mystère puisqu'on peut toujours dire d'un côté que ce sont les poètes qui sont les maîtres de la langue mais en affirmant non moins de l'autre qu'« *en matière de langage le peuple fait loi* » (P.L. Courier, Au rédacteur de « Censeur », lettre VII. Pléiade, p. 27). Ronsard le reconnaît : « *Le peuple ignorant a fait les langages, et non les sçavants* » (*L'Art poétique*. Pléiade, t. 2, p. 1008). Pour ce qui est du parler poitevin, ce qu'en dit R. Marteau, poète de « *la fable perpétuelle* », est évidemment à méditer (cf. entre autres *Registre*, p. 45).

Il n'y a pas que ce que Marteau peut dire de la science qui donne à penser. Tout chez lui donne vraiment beaucoup à penser. « *La Divine Comédie*, dit-il, *le plus grand poème du monde occidental, commence par la forêt sauvage, la selva selvaggia* ». C'est vrai, mais Dante est quand même un citadin, il est florentin. Robert Marteau, lui, vient vraiment de la forêt. Quand il dit : « *En vérité on voit avec la parole* » (*Mont-Royal*, p. 57), est-ce bien là d'une pensée poétique qu'il s'agit ? Je ne sais pas. Je n'ai pas de critère pour en décider mais, encore une fois, cela me travaille depuis pas loin de quarante ans.

François V E Z I N (26 juillet 2020)

23 – 26 juillet 2020, journées Robert Marteau organisées à Reims par Thierry Delobel.